

l'église missionnaire

n°2

avril 2024

périodique trimestriel
ISSN 1161-1944

Une publication de l'UEPAL
avec

Action chrétienne
en Orient

Défap

Mission 21

ELM Hermannsburg



Dossier

La diversité
a besoin
de justice

NOUVEAU
LE MESSAGE
Magazine protestant régional

Union des Églises protestantes d'Alsace et de Lorraine



En route avec Dieu La marche est normale, mais la sédentarité est luxueuse !



Chère•s ami•e•s
de la Mission,

Le thème « être en route », dans toutes ses dimensions, préoccupe les humains depuis toujours. La Bible parle, elle aussi, d'itinérance, de migration ou de fuite : Adam et Eve ont été chassés du jardin d'Éden, Caïn après la mort de son frère.

Abraham était en route, il a dû quitter Haran. Joseph est arrivé en Égypte en tant que réfugié, Moïse était en route pour Canaan, Pierre est arrivé jusqu'à Rome, tout comme l'apôtre Paul. Plus tard, le peuple de Dieu a même émigré en Europe. Avant la migration du peuple de Dieu, les Israélites ont pu connaître, apprécier et protéger la situation des étrangers. Dans l'Ancien Testament, nous lisons : « L'étranger habitera chez vous comme un indigène ». Le mouvement est une chose naturelle dans la création de Dieu.

Les mouvements migratoires ne sont ni inhabituels dans les pays du Sud, ni nouveaux, ici, en Europe. Les deux guerres mondiales ont provoqué d'importants mouvements de fuite et de relocalisation. Plus tard, il y a eu l'exode massif de l'Allemagne de l'Est. Lorsque l'Allemagne a recruté des travailleurs d'autres pays après la guerre, ce sont des personnes qui sont venues et pas seulement des « travailleurs », comme l'a résumé l'écrivain suisse Max Frisch : « Nous avons appelé des travailleurs et des personnes sont venues ».

Aujourd'hui, l'Europe discute de la manière dont les personnes de diverses origines peuvent vivre ensemble. En réalité, l'intégration n'est pas garantie, car elle implique la participation et le partage. Or, certains partis d'extrême droite veulent précisément empêcher cela. Ils privilégient les soi-disant autochtones d'Europe. Mais ceux-ci n'existent pas - chaque personne a sa propre date d'arrivée en Europe.

Le fait que de nombreux membres de ces partis sont eux-mêmes issus de familles immigrées les rend d'autant plus ridicules.

L'opinion dominante enseigne que l'on peut tolérer les étrangers en Europe, mais que lorsqu'ils sont trop nombreux, la limite du supportable est atteinte. Pourtant, nous sommes tous en mouvement - nous allons et nous venons. Un dicton anglais me vient à l'esprit : « *We are all tourists and God is our travel agent who already fixed all our routes, reservations and destinations* » (Nous sommes tous des touristes et Dieu est notre agent de voyage qui a déjà fixé tous nos itinéraires, réservations et destinations.) La marche est normale, mais la sédentarité est luxueuse ! Même notre Seigneur Jésus-Christ n'a pas pu connaître ce luxe. Lui-même était un réfugié, avec ses parents en Égypte.

Chère•s ami•e•s de la Mission, être en route, ne peut-ce pas être positif et source de joie ? Le roi David prie dans le Psaume 86 : « *Toutes les nations que tu as faites viendront et se prosterneront devant toi, Seigneur ! Et elles glorifieront ton nom* ». Il s'agit d'un autre type de mouvement. Un mouvement vers Dieu !

Reconnaître que Dieu est vraiment Dieu, ce mouvement vertical, n'est-ce pas l'objectif principal de notre travail de personnes intéressées par la Mission ? Dans l'activité missionnaire, ou plutôt dans le travail de partenariat, nous savons que ce que nous faisons et disons doit nous conduire en profondeur : la profondeur du message de Jésus, la profondeur de la vérité de notre foi et de notre espérance, et la profondeur de notre existence.

Les activités œcuméniques ou internationales des Églises sont l'expression d'une telle compréhension, selon laquelle le travail communautaire dépasse les frontières. Tandis que certains s'impliquent dans la communauté locale, d'autres veulent participer à la création d'une Église universelle. De nombreuses Églises qui se veulent missionnaires ne font rien d'autre, et c'est là qu'elles deviennent une Église. Et nous, ELM, les accompagnons dans cette démarche en tant que partenaires : paroisses en Allemagne et en Alsace-Moselle, nos Églises constitutrices ainsi que nos partenaires à l'étranger.

EMMANUEL KILEO

directeur de l'ELM Hermansburg

PHOTO DE COUVERTURE : © ELM / IMAGE SYMBOLE DES LANGUES



La diversité a besoin de justice

Quand la diversité devient une fête de la joie - la diversité culturelle dans le corps du Christ



© ELM

Là où la communauté se transforme et où de nouveaux membres rejoignent la paroisse, le corps du Christ reste vivant et la diversité est enrichissante et encourageante.

Nous vivons une époque passionnante, car le monde semble devenir plus petit. Les gens n'hésitent pas à traverser les frontières, que ce soit pour fuir, émigrer, pour des raisons économiques ou à la recherche d'un nouveau départ. Il n'existe pratiquement plus de communautés culturelles homogènes. Nous en faisons l'expérience là où nous vivons, travaillons, ou même dans la paroisse où nous nous réunissons pour le culte.

La diversité culturelle apporte non seulement des défis, mais elle enrichit aussi la vie communautaire. La diversité des langues conduit souvent à la recherche d'une langue commune de communication, lorsque cela est possible. En Afrique du Sud, c'est souvent l'anglais. Elle n'est pas perçue comme un compromis, mais permet de célébrer la communauté et l'appartenance. Les autres langues ne sont alors plus considérées comme « *gwara gwara* » (une autre langue que la sienne). Le mot « *gwara gwara* » est une insulte pour exclure les autres.

Nous nous réunissons et célébrons ensemble, car «...il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme, car vous tous, vous êtes en Christ Jésus». (Galates 3, 28)

Nous sommes un en Christ. Malgré et dans la diversité, c'est un enrichissement. La diversité culturelle entraîne une diversité, non seulement de langues, d'us et de coutumes, mais aussi de différentes formes de culte et de célébration.

Là où la communauté change et où de nouvelles personnes arrivent dans la paroisse, le corps du Christ reste vivant - et la diversité est enrichissante et encourageante. Il ne s'agit pas seulement de « *hosting a stranger* » (héberger un•e étrangèr•e), mais aussi de « *being hosted by a stranger* » (être hébergé•e par un•e étrangèr•e). Accueillir et être un en Christ enrichit le corps du Christ, car là où l'étrangèr•e met en œuvre ses dons, nous apprenons et vivons la célébration comme enrichissante et différente.

Là où l'Église est le corps du Christ avec les humains et pas seulement pour eux, la diversité devient une fête de la joie.

Que le Seigneur nous donne la paix et la joie d'« être Église ». Que le Seigneur nous bénisse tous.

Gilbert Filter

Évêque ELCSA (Église évangélique luthérienne d'Afrique du Sud)

La diversité culturelle : joie et frustration, don et devoir d'un point de vue chrétien

En tant que chrétien•ne•s, nous vivons au milieu d'une grande diversité culturelle - un don et un devoir à la fois, estime le référent Afrique du Sud de l'ELM, Joachim Lüdemann.



Tempérament exubérant ou contenance nordique ? Elles/Ils sont tou•te•s chrétien•ne•s, mais les formes d'expression diffèrent selon les cultures.

© Keding

« **A**ha - le frozen chosen ! » plaisante un collègue. Après deux heures et demie, le culte dans le district rural de Mfolozi en Afrique du Sud touche doucement à sa fin, mais l'assemblée reprend avec émotion des « tubes » les uns après les autres, en dansant et en grooving, des plus petit•e•s aux aîné•e•s : tou•te•s en mouvement. Tou•te•s ? Pas tout à fait - un petit groupe de partenaires allemands est assis au premier rang, impassibles, avec une retenue toute nordique. En les nommant « frozen chosen » (ce qui veut à peu près dire « élus glaciaux »), le collègue, lui-même zoulou, se moque des visiteurs avec un peu de malice. « Ils n'ont pas moins de valeur que nous - ce sont des élus de Dieu (« chosen »), comme nous - ils l'expriment juste un peu différemment ». Il est clair que le langage (y compris le langage corporel !), les habitudes au culte, la capacité à s'exprimer dans la foi - tout cela et bien plus encore est culturellement conditionné et donc très différent selon les endroits. C'est de cette diversité culturelle dont il est question ici, car c'est un sujet brûlant qui préoccupe de plus en plus le monde entier tant dans la société que dans l'Église. Que dit la foi chrétienne à propos de cette diversité : est-elle déroutante, passionnante, compliquée, colorée ou divise-t-elle davantage les humains ? Quelle est la position de Dieu vis-à-vis de sa multitude d'enfants sur terre, si culturellement complexe ?

Sujet d'une importance croissante : la rencontre des cultures

Lors d'un sondage de l'Institut Bertelsmann sur la diversité culturelle en Allemagne, 52 % des Allemands ont déclaré que les immigrants devaient s'adapter culturellement à la majorité allemande. 36 % souhaitent que ces différentes cultures cohabitent et 11 % souhaitent que chacun et chacune préserve sa propre culture. Les termes du débat public tels que « culture dominante » sont encore présents dans les mémoires. La pyramide des âges en Allemagne indique que cette rencontre des cultures sera un sujet de plus en plus important. Il y a beaucoup moins de jeunes que de personnes âgées - la « pénurie de main-d'œuvre qualifiée » est sur toutes les lèvres. Et qui, dans les prochaines décennies, assurera la retraite de celles et ceux qui y partiront bientôt ? En outre, la même étude mentionne qu'il existe très probablement un lien étroit entre la créativité/innovation d'une part et la diversité culturelle de l'autre. Serait-elle alors un facteur économique ?

Une partie de l'ADN de l'ELM : la diversité culturelle

La diversité culturelle mondiale fait partie de l'ADN de l'ELM. L'une des tâches principales est de créer différentes plateformes dans lesquelles cette diversité soit visible et dans lesquelles les personnes des Églises membres et partenaires de l'ELM se rencontrent, échangent, discutent et célèbrent leur foi ensemble. L'une d'elles est le projet « *Kirche gibts auch anderswo!* » (l'Église existe aussi ailleurs), qui permet à un•e pasteur•e d'une Église partenaire et un•e pasteur•e de l'Église constitutrice de se rendre visite pendant un mois, apprendre à connaître un peu leur travail et leur vie quotidienne et vivre ainsi de près la diversité culturelle globale dans l'Église universelle. Une autre plateforme concerne le programme de volontariat, qui permet à des jeunes de s'immerger dans des cultures partenaires respectives. Les rencontres internationales de l'ELM offrent également la possibilité de se réunir pour travailler ensemble sur certaines thématiques - comme ce fût le cas en avril 2023 à Johannesburg autour du rôle de l'éducation dans la lutte contre la pauvreté au sein de l'Église : « *Unlearn poverty!* ».



Les Églises sont rarement pionnières de la rencontre interculturelle

Un regard dans les coulisses de toutes les Églises - que ce soit en Allemagne, en Afrique du Sud ou ailleurs - révèle l'importance de ce travail de l'ELM. Les Églises sont rarement pionnières en matière de rencontres interculturelles. Elles constituent souvent plutôt une zone de confort pour des personnes partageant les mêmes idées. Un regard sur de nombreux cultes le confirme. « *Mais n'est-ce pas tout à fait compréhensible et légitime?* », me suis-je demandé. Si la foi s'exprime le plus facilement dans la « *langue du cœur* », à savoir la langue maternelle, un repli sur soi n'est-il pas plutôt favorable à la foi? Pour répondre à cette question, il est utile de décrire plus précisément ce que l'on entend par culture et diversité culturelle. Oui, la culture comprend la langue, les habitudes alimentaires, l'équilibre entre proximité et distance vis-à-vis des autres, le niveau de communication de son propre état d'esprit - du plus sec au plus excessif - tout cela fait partie de la culture, mais bien plus encore!

La mondialisation a donné naissance à des tendances culturelles globales dans le domaine de la musique (autrefois, les tubes de Michael Jackson dans les townships d'Afrique du Sud) ou de la mode, ainsi que dans le domaine de l'éducation (y compris le rôle central de la langue anglaise) - ces éléments culturels relient des personnes du monde entier que l'on classerait habituellement dans des cultures totalement différentes.

Souvent, la culture est décrite comme une liste évidente de caractéristiques déterminées: « *Les Allemands sont comme ça - ils/elles ne peuvent ou ne veulent pas trop bouger lors du culte!* » ou, à l'inverse, « *Les Sud-Africains aiment tellement danser!* » Pourtant, chacun/e d'entre nous est culturellement très différent/e, avec des influences et des caractéristiques issues des cultures les plus diverses. Pour une jeune Sud-Africaine et une jeune Allemande, l'appartenance à un groupe d'activistes climatiques peut avoir une influence culturelle plus forte que celle de leur propre groupe linguistique.

C'est précisément cette vision différenciée de la culture complexe d'une personne et les innombrables liens de natures différentes (affaires, optimisation des bénéfices ou protection de la nature ou engagement pour les minorités opprimées, ou les amateurs de jazz, etc.) qui nous relient globalement entre humains, qui font de nous des citoyen•ne•s d'un village mondial qu'est la Terre.

Un juif pour les juifs, un faible pour les faibles

Que dit la foi à ce sujet? Que peut apporter le « regard biblique »? L'histoire de la création souligne que Dieu est le créateur du monde entier, y compris de tous les êtres humains. Ensuite, dans l'histoire de la Tour de Babel, nous apprenons comment les différentes langues ont été envoyées par Dieu comme punition pour ceux qui cherchent à être égaux à Dieu. Lorsque, malgré des études linguistiques intensives et des années de pratique, je cherche encore, lors d'un entretien pastoral avec une personne non-germanophone,

un mot qui décrit exactement ce que je veux dire, je me dis parfois aussi: « *Cette langue étrangère, aussi belle soit-elle, là elle est une véritable punition!* » Mais il se peut que ce ne soit pas tant la langue qui est au centre de cette histoire, mais plutôt l'arrogance sur laquelle Dieu veut ouvrir les yeux des humains. Dans le Nouveau Testament, le miracle de la Pentecôte ne mentionne pas la langue comme force séparatrice: Chacun et chacune comprit la bonne nouvelle de la résurrection de Jésus et la promesse de Dieu à tous les humains dans sa propre langue maternelle! (Actes 2, 1-13) Jésus s'est également tourné vers les personnes d'autres cultures et d'autres peuples - parfois avec hésitation, parfois au point de les présenter comme un bon exemple aux siens - comme dans le cas

du bon Samaritain (Luc 10, 25-37). L'apôtre Paul, qui est en contact avec les cultures les plus diverses au cours de ses voyages, souligne la signification globale de la foi chrétienne, qui transcende les frontières des continents et des cultures tout en renaissant en chacun d'eux (...avec les Juifs, j'ai été comme Juif, j'ai été faible avec les faibles... 1 Cor 9, 20.22).

La foi est présente dans toutes les cultures de deux manières

D'une part, la Bonne Nouvelle n'atteint une personne que si elle l'entend et l'expérimente dans ses propres conditions de vie, dans sa propre culture, justement. C'est pourquoi il existe tant de formes différentes de foi, de spiritualité et de vie ecclésiale. Cette immersion de la foi dans une culture s'appelle « inculturation » de l'Évangile.

D'autre part, la culture en tant qu'expression de la vie humaine peut aussi être l'expression des côtés sombres et malades de la condition humaine. Il y a beaucoup d'aspects hostiles à la vie dans les cultures - que ce soit en Afrique du Sud, en Allemagne ou ailleurs dans le monde. Lorsque la cupidité ou l'égoïsme font partie de la norme sociale ● ● ●



Plateforme de rencontre: lors du séminaire des volontaires Sud-Nord à Hermansburg.

© Katharina Rausch

● ● ● dans une société de performance, la culture est corrompue. La culture de la mutilation génitale de certains peuples est aussi hostile à la vie que l'arrogance de croire appartenir à un groupe humain supérieur. C'est ici qu'intervient la mission importante de la foi chrétienne, fondée sur les critères que Jésus nous a montrés, d'avoir un regard critique également sur les cultures. Tout ce qui va à l'encontre de la vie donnée par Dieu à l'individu ou à la communauté doit être surmonté : la critique de la culture par la foi.

En tant que chrétien•ne•s, nous souffrons et aimons, vivons et mourons au milieu d'une grande diversité culturelle tout en étant nous-mêmes déterminés par différentes empreintes culturelles. C'est à la fois un don et une mission pour notre foi. Nous célébrons la diversité devant

notre porte, mais aussi en rendant visite à des partenaires de l'Église universelle. Nous nous encourageons mutuellement en exprimant l'amour de Dieu dans la musique, la langue et la mentalité de chacun•e, dans l'inculturation. Et nous mettons en garde là où la culture dégénère en arrogance, en exclusion et donc en hostilité à la vie, dans la critique de la culture. Ces deux responsabilités nous incombent en tant que chrétien•ne•s, que nous soyons des « *Happy Clappy's* » ou des « *Frozen Chosen* » !

Joachim Lüdemann, pasteur et responsable ELM pour la diversité culturelle mondiale/la coopération œcuménique en Afrique du Sud, au Botswana et en Eswatini, a fait l'expérience de la diversité culturelle en tant que chrétien, Sud-Africain et Allemand, comme élément marquant de sa vie.

« Soyez forts, montrez votre faiblesse »

« Probablement, une communauté interculturelle est toujours un miracle et ainsi une bonne occasion pour Dieu de se montrer et d'y opérer ses miracles », dit Johannes Weth, par propre expérience.

Le *Himmelsfels* (rocher céleste), dans le nord de la Hesse, est une montagne artificielle. Elle a été construite en plus de 25 ans par un couple à partir de gravats, sur les ruines d'une ancienne mine de chaux. En 2007, ce morceau de terre unique est devenu un cadeau pour les jeunes du monde entier et un « territoire international ». Notre communauté internationale, interculturelle et œcuménique partage ce lieu avec toutes celles et tous ceux qui souhaitent partir pour une nouvelle diversité culturelle et spirituelle qui s'installe aujourd'hui en Allemagne et dans nos Églises. Chaque année, des milliers de jeunes se rendent au *Himmelsfels* avec leurs groupes paroissiaux et classes. Pour elles/eux, les choses changent dès le petit « poste de douane » à l'entrée en bas de la vallée. Ils reçoivent un passeport pour le *Himmelsfels* et doivent demander un visa aux frères et sœurs internationaux pour pouvoir entrer. C'est ainsi que les autochtones deviennent des invités et que les nouveaux arrivants et les « étrangers » deviennent des hôtes. Depuis deux ans, des volontaires Sud-Nord de l'ELM font également partie de cette équipe internationale du *Himmelsfels*.

Une communauté de vie interculturelle : ça ne « fonctionne » pas du tout

On nous demande souvent : comment fonctionne une communauté de vie interculturelle ? Comment vous réunissez-vous ? Nous sommes conscients que cela ne « fonctionne » pas du tout et que cela ne se prépare pas vraiment à l'avance. Nous recevons chaque jour la paix et la communion au milieu de nous comme un cadeau de Dieu, les mains vides.

Nous avons trouvé une image pour cela sur le *Himmelsfels* : Nous continuons à façonner la montagne avec de nombreuses et belles mosaïques. Chaque personne qui vient dans notre communauté est comme un tessou que Dieu



© ELM

« Chaque personne qui vient dans notre communauté est comme un tessou que Dieu ajoute à sa mosaïque. Petit à petit, nous découvrons la grande image que Dieu peint devant nos yeux ».

insère dans sa mosaïque. Petit à petit, nous voyons la grande image que Dieu peint devant nos yeux. De même que nous ne retrouvons plus la forme que l'argile a initialement donné avant d'être cassée en mille morceaux, de même, aucun•e d'entre nous ne peut retourner dans son ancien passé et sa



Lors d'un festival de volontaires.

© Elionora Lyimo

patrie, même si nous en rêvons. Entre les tessons de nos mosaïques, il reste toujours un espace, un joint. Et si ce joint n'est pas comblé avec du mortier, tout s'effondre à nouveau en hiver. Il en va de même dans notre communauté. Nous constatons que certaines choses semblent bien s'accorder, mais que nous nous opposons en même temps avec nos bords tranchants. Lorsque nous trouvons quelque chose de commun, nous découvrons en même temps quelque chose qui nous sépare. Dans ces moments-là, nous pouvons attendre que l'autre devienne tel qu'il nous convienne ou nous ressemble, ou bien nous pouvons recevoir de Dieu la paix dans nos interstices et combler les lacunes en servant l'autre jusqu'à son bord. «*Usez de prévenances réciproques*», dit l'épître aux Romains (12, 10b). En nous servant les un•e•s les autres de cette manière, nous vivons ensemble une jus-

tice qui ne se contente pas de demander son propre droit et qui partage sans réserve ses propres privilèges.

Devenir faible, lieu d'un nouveau départ

Au cours des 15 dernières années, nous avons vécu de nombreux miracles et avons été surpris par Dieu de diverses manières. Il est probable qu'une telle communauté interculturelle ne soit possible que sous forme de miracle et qu'elle soit donc une bonne occasion pour Dieu de se montrer et d'accomplir ses miracles. Nous vivons les plus grands miracles lorsque nous échouons, lorsque les choses tournent mal et que nous n'atteignons pas les objectifs que nous nous sommes fixés. Devant Dieu, cette faiblesse n'apparaît justement pas comme la fin du chemin, mais comme le lieu d'un nouveau départ. C'est dans les moments de faiblesse que nous avons pris nos décisions les plus fortes, parce qu'à ces moments-là, nous étions impitoyablement honnêtes les un•e•s envers les autres, parce que nous n'avions plus rien à prouver, parce que nous avons vraiment besoin les un•e•s des autres et que nous pouvions enfin nous le dire.

C'est pourquoi, aujourd'hui encore, cette phrase retentit sur le *Himmelsfelsen* : Soyez forts, montrez votre faiblesse !

Johannes Weth est professeur de théologie systématique en théologie interculturelle à la Fachhochschule für Interkulturelle Theologie (faculté de théologie interculturelle) Hermannsburg (FIT). Avec son collègue nigérian **Steve Ogedegbe**, il a dirigé le travail au *Himmelsfelsen* pendant de nombreuses années. Aujourd'hui, il est bénévole à la «*Fondation Himmelsfels*».

«**Quelle est ta langue maternelle ?**»

«**Quelle est ta langue maternelle ?**» **Gabriele de Bona**, en visite au Congo (RDC), s'attendait à une réponse brève. Or, elle a été étonnamment détaillée et, à la fin, il a été constaté qu'il y a des gens qui parlent de nombreuses langues, dont aucune n'est leur langue maternelle. La rencontre au Congo a incité la conférencière de l'ELM à réfléchir à sa propre empreinte linguistique.

«*Quelle est ta langue maternelle ?*» Tatu répond : «*Ce n'est pas si simple de répondre à cette question, car mon père parle une langue qu'il connaît de son village, ma mère vient d'un autre village très éloigné et parle également la langue de son village. Mais c'est une autre langue que la «*langue maternelle*» de mon père. Ils parlent entre eux une langue qui est utilisée entre ces villages comme lingua franca, comme langue véhiculaire, le kiswahili. Je l'ai beaucoup entendue quand j'étais petit. Mais ensuite, nous avons déménagé dans la capitale Kinshasa, où j'ai été scolarisé. J'ai ensuite appris le français, l'ancienne langue coloniale, car tous les cours étaient en français. Pour accéder à l'université, il faut vraiment bien maîtriser le français. Tous ceux qui veulent progresser dans leur vie professionnelle ou faire carrière s'entraînent à parler français dès leur plus jeune âge. Les parents y attachent souvent une grande importance.*



Écoliers.

© Pixabay / Ludi

Je n'ai jamais appris à parler la langue de ma mère.

En dehors de l'école ou de l'université, quand j'étais enfant et adolescent, je parlais la langue que toute la ville parlait, à savoir le lingala. Quand nous allions danser le week-end, nous n'écoutions pas de musique francophone ou anglophone. Les groupes les plus connus du Congo et bien au-delà chantent en *lingala*. Le *lingala* est pour ● ● ●



Quelle est leur langue maternelle ? Outre l'anglais, la langue officielle, de nombreux enfants zambiens parlent plus de 40 langues que l'on peut entendre dans le pays. Rien de particulier pour l'Afrique.

© ELM

● ● ● moi la langue de mes ami•e•s et de mon premier amour. Le *lingala* est pour moi la langue de mon cœur. Mais ce n'est pas ma langue maternelle. Je n'ai jamais appris à parler la langue de ma mère, et aujourd'hui, je n'arrive même plus à la comprendre ».

« D'après toi, quelle est la langue que tu maîtrises le mieux ? »

« La langue commune, le *kiswahili*, avec laquelle j'ai d'abord grandi, je l'ai entre-temps oubliée, si bien que je dois maintenant la réapprendre ici, à l'université de Cologne, avec des étudiant•e•s allemand•e•s en études africaines. Je le ressens un peu comme une perte. C'est pourquoi j'ai quand même du plaisir à rattraper le temps perdu. Je trouve que c'est une grande richesse d'avoir grandi avec autant de langues. On apprend à s'orienter rapidement dans des situations linguistiques inconnues, et on apprend beaucoup plus vite de nouvelles langues.

Mais j'ai du mal à dire quelle langue je maîtrise le mieux. Je devrais choisir entre le *lingala* et le français, et cela m'est difficile, car cela dépend toujours de la situation. Je pense, je ressens et je prie la plupart du temps en *lingala*. Mais je n'ai jamais appris la grammaire du *lingala*, et je ne sais même pas s'il y a une orthographe officielle. C'est pourquoi j'écris souvent en français. Je m'y suis entraîné pendant des années à l'école et à l'université. Cela va beaucoup plus vite. Et lorsqu'il s'agit de sujets administratifs ou techniques, je passe aussi au français, même au milieu d'une phrase que j'ai commencée en *lingala*. Car nous reprenons simplement certains termes techniques ou certaines phrases en français. Il n'y a pas d'équivalent en *lingala*, ni de traduction auxiliaire.

Ce serait tout simplement trop compliqué. Selon le lieu, les personnes ou les sujets dont je parle, je me sens le plus à l'aise en français ».

De nombreuses personnes en Afrique parlent quatre à cinq langues

En Éthiopie, mais aussi dans d'autres pays africains, la situation linguistique est tout à fait similaire. On change de langue en fonction de la situation. De très nombreuses personnes parlent quatre à cinq langues, qu'elles utilisent différemment et qu'elles maîtrisent à différents niveaux. C'est plutôt la norme et ce n'est pas inhabituel.

Il me vient à l'esprit qu'en Europe, nous associons souvent langue et nationalité comme une seule entité. Nous avons l'idée que chaque personne a une langue maternelle et qu'elle serait la langue du cœur, celle avec laquelle je me sens le plus connecté émotionnellement, celle dans laquelle je pense et je ressens les choses et celle que je maîtrise le mieux. Mais cela n'est pas du tout le cas dans la diversité linguistique du continent africain.

Pendant ma scolarité, les élèves bilingues faisaient exception et paraissaient un peu exotiques. L'éternelle question qu'on leur posait : « *Laquelle des deux langues parles-tu le mieux ?* » Avec l'arrière-pensée suivante : « *Ah, alors tu te sens plutôt x ou y ?* » Et la réponse fréquente à cette question était qu'ils disaient eux-mêmes qu'ils ressentaient ce « *soit ceci, soit cela* » comme un déchirement et qu'ils préféreraient éduquer leurs enfants dans une seule langue (bien qu'en tant que jeunes parents, ils aient ensuite changé d'avis et considéré leur bilinguisme comme un trésor précieux).



Apprendre une langue étrangère en famille

Chez moi, en revanche, les choses étaient très claires. Père allemand. Mère allemande. Ma langue maternelle était donc aussi l'allemand. Mais quand j'étais enfant et que j'allais dans ma famille à Aix-la-Chapelle, je devais malgré tout apprendre à comprendre le dialecte rhénan. Quand nous allions dans la famille de mon père, toute la famille parlait le westphalien. Mes parents avaient délibérément décidé de ne parler que l'allemand standard avec nous, afin que nous réussissions bien à l'école. Dans la région où j'ai grandi, on parle le « Platt », un patois qui ressemble plus au néerlandais qu'à l'allemand, et mes parents avaient considéré le *plattdeutsch* comme un handicap pour grandir. J'ai alors eu le sentiment de devoir apprendre une langue étrangère quand j'étais avec mes copains, qui pratiquaient le *Platt*.

Malheureusement, je n'ai jamais appris à le parler. Néanmoins, la compréhension du dialecte s'est accompagnée d'un sentiment d'appartenance, et pour moi, le rhénan et le Platt sont un grand trésor culturel. Comme toute langue, ils sont une forme d'expression très particulière dans laquelle résonnent des émotions, des valeurs, des attitudes ou des humeurs qui n'existent que dans cette langue ou ce dialecte.

Qu'il s'agisse de la création d'une nouvelle chaire de Plattdeutsch à Oldenburg ou de la lutte contre l'extinction des langues en Afrique grâce à des travaux de traduction et de documentation, il s'agit dans les deux cas de préserver la diversité linguistique.

Gabriele De Bona est chargée de mission à l'ELM pour les questions de genre au niveau international et la coopération œcuménique avec l'Éthiopie. Elle est africaniste et théologienne.

D'une culture à l'autre

Trois collaborateurs de l'ELM réfléchissent à la manière dont ils ont été marqués dans leur vie par différentes cultures.

Cristina Scherer est brésilienne et pasteure. Elle vit depuis un an et demi à Bad Fallingbostel (ville d'Allemagne du Nord) dans le cadre d'un programme d'échange ecclésial. Outre son travail de collaboratrice œcuménique dans la paroisse locale, elle travaille également pour l'ELM.

Ce qui m'a marquée au Brésil, c'est la simplicité de la vie en communauté. Nous nous encourageons mutuellement et partageons ce que nous avons. Dans l'ensemble, la vie au Brésil est plus marquée par la spontanéité et la créativité qu'ici. Quand nous avons une idée, nous trouvons un moyen de la mettre en œuvre sans trop chercher.

Au Brésil, les pasteurs font beaucoup plus de visites spontanées chez les gens : quand ils sont malades, quand ils sont en deuil ou simplement sans raison particulière. On rencontre alors les gens dans leur vie quotidienne. Peut-être sont-ils en train de jardiner, alors ils vous montrent ce qu'ils ont planté et on prend un café ensemble. C'est une bonne façon d'entrer en contact. On ne peut faire connaissance que par la rencontre.

Ici, dans ma paroisse de Fallingbostel, il y a 4000 paroissien•ne•s, mais je n'en connais que quelques-un•e•s. Pour l'essentiel, ce sont celles et ceux qui ont la responsabilité d'un groupe ou autre. Pour se rencontrer, on prend rendez-vous. J'en fais autant, alors. Au début, j'avais du mal, mais avec le temps, j'ai compris qu'ils ont besoin de se préparer à une visite. Ici, on sépare plutôt la vie privée de la vie communautaire. Mais en même temps, je vois que beaucoup de gens se sentent seuls. C'est pourquoi je pense que les visites et les rencontres qui favorisent une vie communautaire basée sur la solidarité, l'empathie, la spontanéité et la créativité sont importantes. Dieu, avec son esprit vivant, nous habilite et nous fortifie pour ce faire.



Cristina Scherer

© ELM

Bradn Buerkle a grandi aux États-Unis, dans une ferme du Montana. Fasciné par la langue et la culture russes, il a déménagé en tant que pasteur à Saint-Petersbourg en 2000, puis a vécu pendant plus de 20 ans dans différentes villes de Russie. Lorsque la guerre contre l'Ukraine a commencé et que la vie d'Américain en Russie est devenue de plus en plus difficile, il s'est installé en Allemagne avec sa famille.

Je m'étais bien préparé à mon déménagement en Russie. Je connaissais la langue et j'avais étudié l'histoire et la culture russes. Néanmoins, la présence de quelques collègues allemands m'a plutôt rassuré. Je pensais que « nous, les Occidentaux » allions nous comprendre.





Bradn Buerkle.

© ELM

● ● ● Il s'est avéré par la suite que, souvent, ce n'était pas le cas. La vie de l'Église présente des parallèles aux États-Unis et en Russie. Dans les deux cultures, elle se passe essentiellement à travers les paroisses et les paroissien·ne·s, c'est-à-dire à partir de la base. En Allemagne, en revanche, l'Église me semble plus hiérarchisée et structurée, beaucoup plus bureaucratique. Je n'avais pas vraiment conscience d'une autre similitude entre les États-Unis et la Russie auparavant : tous deux ont une « mission » politique et sociale et veulent diffuser leur « système ». Bien sûr, ils entrent ainsi en conflit, mais la perception de soi est similaire.

Il existe toutefois de grandes différences entre l'« Occident » et la Russie dans la manière de penser et la mentalité des individus. En tant qu'Américain, j'ai grandi dans une culture où je jouis de liberté personnelle et où je crois au pouvoir individuel de changer sa vie et, dans une certaine mesure, le monde. La mentalité russe est plutôt marquée par une sorte de fatalisme, presque un peu comme dans le bouddhisme. On se résigne à son destin, et on voit peu de possibilités de changer les conditions générales. Même si cela peut paraître frustrant au premier abord, j'ai découvert de nouveaux aspects de ma personnalité grâce à cette image de soi, et j'ai continué à me développer. Entre-temps, je peux aller et venir entre ces cultures et ces mentalités comme sur un pont, mais je n'appartiens à aucun des deux côtés.

Maintenant que je suis en Allemagne, je remarque qu'avec l'âge, il devient plus difficile de s'adapter à une autre culture. En même temps, je peux maintenant réviser quelque peu la croyance des gens en Russie, selon laquelle tout est plus facile « à l'Ouest ». Ici aussi, il y a des problèmes.

Joe Lüdemann a grandi en Afrique du Sud, fils d'un missionnaire allemand et d'une mère née en Afrique du Sud. Il est lui-même devenu pasteur et a travaillé dans la ville portuaire de Durban, qui compte 3 millions d'habitants, dans la province du Kwazulu-Natal, où le peuple zoulou représente la grande majorité de la population. En 2022, il a déménagé avec sa famille à Hermansburg, où il travaille pour l'ELM en tant que chargé de mission pour la diversité culturelle mondiale et la coopération œcuménique en Afrique du Sud, au Botswana et en Eswatini.

Dans mon enfance, j'ai été entouré de nombreuses cultures : l'école allemande de Durban avec des enfants qui

avaient des racines allemandes, la paroisse dont les membres étaient des descendants d'ouvriers indiens des plantations de sucre, les voisins d'origine anglaise et la culture dominante de l'État à l'époque de l'Apartheid était celle des Afrikaners, descendants principalement de colons néerlandais qui ont inventé la langue afrikaans.

Ma socialisation ecclésiale a eu lieu dans la communauté indienne où mon père travaillait. J'y ai vécu une atmosphère très familiale, marquée par des maisons ouvertes et l'hospitalité. C'est ce que j'essaie de vivre depuis, même si je dois maintenant m'habituer à l'Allemagne et qu'ici, la sphère privée et les rendez-vous organisés ont plus d'importance que le simple fait de « débarquer ».

En tant que pasteur d'une communauté d'Églises dont les membres parlent principalement l'*isiZulu*, j'ai appris que, la plupart du temps, on répondait par oui aux questions fermées. Pour beaucoup, dire non est considéré comme impoli. C'est pourquoi les questions sont souvent formulées de manière à ce que l'autre n'ait pas à dire non. En outre, pour la plupart des gens, il est interdit de perdre son sang-froid ou de montrer des émotions négatives. Tout cela ne signifie pas que l'on néglige ses propres besoins ou conflits. Il existe en revanche un sens plus aigu à ce qui est dit entre les lignes. Écouter plus attentivement et faire attention à l'impact de ses propres paroles et actions sur les autres est également fortement développé, parce que, pour la plupart, le groupe est une entité très importante et se situe au-dessus de l'individu.



Joe Lüdemann.

© Joe Lüdemann

Souvent, on pense et on vit en groupe : « *NOUS en tant que (grande) famille, NOUS en tant que paroisse, NOUS en tant que luthériens...* » Dans cette façon de penser, je suis Africain. Je ne ressens pas le « nous » comme restrictif ou paternaliste. Cela m'aide à m'intégrer dans un ensemble plus vaste. Le besoin d'être constamment perçu comme un individu n'est pas aussi prononcé chez moi.

Pendant les cultures à travers le monde sont constamment en mouvement, et toute personne est marquée par différentes cultures. Voyons comment le mélange de cultures à Hermansburg/Allemagne continuera à me transformer ! ■

Le Fowler - foyer d'accueil pour jeunes filles au Caire

Interview de Magda mené au Caire par Mathieu Busch, directeur de l'ACO.

L'Action Chrétienne en Orient soutient un foyer d'accueil de jeunes filles au Caire par l'envoi de volontaires. La maison accueille 75 résidentes issues de familles chrétiennes modestes et dont les parents connaissent des difficultés sociales importantes. Le foyer est un lieu de vie bienveillant et permet aux résidentes de suivre une scolarité de qualité, notamment dans une école francophone. Voici le témoignage de Magda, une ancienne de la maison âgée aujourd'hui de 24 ans.

Présentation et parcours

Ma famille est originaire d'un petit village de Haute-Égypte, près de la ville de Minia. J'ai deux grands frères et deux grandes sœurs. Mon père était paysan et ma mère femme au foyer. Elle est décédée lorsque j'avais trois ans et c'est à cet âge que mon père m'a confiée au foyer d'accueil. Il est, lui aussi, décédé lorsque j'étais adolescente. L'essentiel de ma vie s'est passé au foyer, et j'y ai tous mes souvenirs, à l'exception des vacances que je passais au village les premières années. Après mes 18 ans, j'ai pu aller à l'université pour étudier la littérature française, puis j'ai travaillé un an pour une banque en ligne française avant de pouvoir vivre un service civique chez les Diaconesses de Strasbourg.

Ma vie au foyer

Je ne me rappelle pas avoir eu de difficultés à mon arrivée. Au contraire, je me suis tout de suite sentie prise en charge, et j'ai rapidement noué des liens d'amitié avec les jeunes filles de mon âge. Avec l'école et les nombreux devoirs, le temps était bien rempli. Je suis quelqu'un qui s'adapte bien !

La maison m'a donné la chance incroyable de vivre ma scolarité dans une école francophone, et cela a changé mon destin. Si j'étais restée au village, je n'aurais pas eu cette chance, et je me serais mariée jeune. À l'âge de quatorze ans, j'ai réalisé que des études réussies m'offriraient plus d'opportunités dans ma vie, et je me suis mise à travailler avec motivation. La Sœur qui dirige la maison, nous donne des responsabilités, notamment envers les plus petites. Elle nous explique ses choix éducatifs et comment prendre soin de chacune des résidentes dont elle connaît l'histoire et la personnalité. Je lui suis personnellement très reconnaissante pour tout ce qu'elle m'a apporté, et je reste attachée à la maison.

Les volontaires envoyés par les associations comme l'ACO m'ont permis de développer considérablement mon niveau de français. J'ai aussi de bons souvenirs avec eux pendant les vacances, lorsque nous faisons des activités. Je me



Magda en visite à Paris.

© ACO

suis souvent demandé pourquoi ils venaient vivre en Égypte, alors que la vie en France est meilleure, et je me suis rendu compte de leur attachement envers nous et de leur volonté de nous aider à grandir.

Le plus important...

Si je devais résumer tout ce que j'ai reçu, je dirais que le foyer m'a permis de devenir moi-même. J'y ai beaucoup appris, et j'ai aussi pu construire ma personnalité, dire mon opinion, m'affirmer, ne pas me sentir inférieure par rapport à mes camarades de classe qui vivent au sein de leurs familles. J'ai grandi dans la foi à travers les temps de prière en commun. Je crois que Dieu m'a placée dans cette maison car il a un plan pour moi. À l'image de la Sœur, je peux tout lui remettre et lui exprimer ma gratitude, car même si c'est nous qui œuvrons, c'est Dieu qui nous guide. L'année de service civique chez les Diaconesses a aussi été un temps important où j'ai pu être utile et recevoir beaucoup. Aujourd'hui, de retour au Caire, je réfléchis à retrouver un emploi et un logement, ou bien... à voyager de nouveau : qui sait où mon chemin va me mener ? ■



Al Mowafaqa : expérimenter le dialogue interreligieux au quotidien

Par Franck Lefebvre-Billiez

Marysol, étudiante à la Faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg, est partie, avec le soutien du Défap, pour suivre un cursus de quatre mois au Maroc : le Certificat Al Mowafaqa pour le dialogue des cultures et des religions.



Étudiants de l'Institut Al Mowafaqa : le groupe dont fait partie Marysol.

© Défap

Marysol n'a pas pour habitude de suivre des chemins tout tracés. Au lycée, quand ses camarades de classe hésitaient entre Sciences Po et médecine au moment de formuler leurs vœux sur Parcoursup, elle n'avait pas hésité à inscrire comme seul choix : « Faculté de théologie protestante ». De même, une fois étudiante à Strasbourg, elle a prêté une oreille attentive à ces professeur•e•s qui lui parlaient de l'Institut Al Mowafaqa. La voici désormais, à 19 ans, suivant un cursus au Maroc centré sur le dialogue des cultures et des religions.

Une aventure, mais solidement préparée : le Certificat Al Mowafaqa, où elle est inscrite de janvier à mai, lui permettra de valider un semestre de cours par le jeu des équivalences. La formation est reconnue à la fois par la Faculté de théologie protestante de Strasbourg et par l'Institut catholique de Paris. Et Marysol a bénéficié d'un soutien financier du Défap pour ces quatre mois au Maroc, ce qui est aussi le cas de l'autre étudiante venue d'Alsace, avec laquelle elle réside à Rabat : Ewa.

L'Institut œcuménique de Théologie Al Mowafaqa est soutenu depuis des années par l'UEPAL et le Défap, à la fois par un financement direct et par l'envoi de boursier•e•s - un choix motivé par la conviction que le dialogue interculturel et interreligieux est de plus en plus incontournable dans nos sociétés.

Mais comment nouer un tel dialogue sans se connaître ? À Al Mowafaqa on peut, non pas tout connaître de l'islam, mais au moins en découvrir les fondamentaux. Et l'approche s'y fonde sur l'interaction et l'échange, chaque étudiant•e étant invité•e à apprendre non seulement dans les livres mais aussi de son voisin et de l'ensemble de la société.

Qu'un tel cursus existe au Maroc ne doit rien au hasard. C'est un pays-charnière entre l'Europe et l'Afrique, une étape sur la route des migrant•e•s qui cherchent à passer en Espagne, une monarchie, où l'islam est religion d'État, mais dont le souverain veut promouvoir une pratique modérée, s'efforçant de résister aux effets déstabilisateurs de l'islamisme radical, un lieu au croisement de multiples influences. Il est particulièrement significatif que dans ce pays où le prosélytisme est interdit pour les non-musulmans, des lieux permettant la rencontre des religions aient vu le jour, comme l'université d'Ifrane, avec l'appui ou par la volonté de l'État. L'Institut Al Mowafaqa a ainsi été créé en 2012 à l'initiative des Églises catholique et protestante au Maroc. Les formations y sont assurées sous forme de sessions intensives avec des professeur•e•s visiteuses/-eurs venu•e•s d'Europe et d'Afrique auxquels s'ajoutent, pour l'islam, des universitaires marocains. C'est à la fois un lieu d'enseignement, de réflexion et de brassage interculturel : beaucoup d'étudiant•e•s viennent d'Afrique subsaharienne.

« Dans le Certificat, je dirais que les étudiant•e•s sont à 40 % protestant•e•s et à 60 % catholiques, » témoigne Marysol. « Avec des pasteurs, des prêtres, des frères et sœurs, la tranche d'âge va de 30 à 70 ans. Je suis vraiment une enfant dans le groupe ! »

Les relations entre cultures sont au cœur de nombre de discussions, ainsi que les relations géopolitiques. Et par ces échanges, qui sont parfois des chocs, chacun est amené à interroger ses propres certitudes. « J'avais intériorisé cette peur de l'islam, une chose présente en France, appuyée par les informations télévisées », reconnaît aujourd'hui Marysol. « Les cours à Al Mowafaqa me permettent de comprendre d'où pourrait venir cette peur et de voir une porte de sortie, qui est le dialogue. » ■

Pour tout renseignement sur les bourses du Défap, et pour vous inscrire : formation.theologique@defap.fr

S'engager publiquement pour la paix et la tolérance en Indonésie

Par Miriam Glass

En Indonésie, la diversité religieuse entraîne régulièrement des tensions. La haine et la méfiance sont attisées, notamment par les médias sociaux. Les organisations partenaires de Mission 21 renforcent les compétences des jeunes qui s'engagent activement dans le dialogue et la paix.

Fitri Maulida a 22 ans, vit près de la ville de Cirebon sur l'île indonésienne de Java. Comme beaucoup de ses ami•e•s, cette jeune étudiante musulmane passe beaucoup de temps sur les réseaux sociaux. Elle s'intéresse aux technologies de l'information et est convaincue que les réseaux sociaux « reflètent tous les aspects de la vie humaine dans sa diversité ». Inversement, elle sait que « les réseaux sociaux peuvent être un moyen de diffuser des récits arbitraires et des messages partisans en termes de race, de religion et de groupes sociaux. »



Fitri Maulida

© Mission 21

C'est précisément là que Fitri souhaite intervenir. C'est pourquoi elle a participé à un atelier de l'Institut islamique Fahmina. Elle y a appris à développer des contenus pour les réseaux sociaux, tels que des vidéos, des textes et des infographies, qui contribuent à la tolérance et au dialogue dans une Indonésie marquée par l'interreligieux et l'interculturel.

Prévenir la radicalisation

Grâce à son intérêt pour le dialogue interreligieux et ses compétences dans le domaine de la communication, Fitri Maulida est en mesure de poser des jalons pour une cohabitation pacifique en Indonésie. C'est précisément l'objectif de l'Institut Fahmina. L'organisation lutte contre le fondamentalisme religieux et milite en faveur de la tolérance, de la démocratie, de l'éducation et de la justice en Indonésie.

Depuis 2019, l'Institut Fahmina est une organisation partenaire de Mission 21, soutenue par celle-ci dans le domaine de la promotion de la paix. L'objectif de ce travail est que les gens établissent des relations pacifiques et équitables au-delà des frontières religieuses, préviennent ensemble les conflits violents et affaiblissent les groupes fondamentalistes.

Impliquer les jeunes

Cela n'est pas facile dans le contexte de Fitri. Dans la région de Cirebon et ses environs, des groupes radicaux sont très actifs. Comme dans toute l'Indonésie, des per-

sonnes de cultures et de religions différentes cohabitent dans cette région. La majorité est musulmane, à laquelle s'ajoutent des minorités chrétiennes et bouddhistes. Cette diversité est protégée par la constitution. Cependant, elle est régulièrement menacée par des groupes radicaux. De nombreux conflits éclatent notamment autour de l'octroi de permis de construction aux communautés religieuses non musulmanes. Des agressions violentes ont également lieu, et Fitri Maulida souhaiterait lutter contre.

La formation des jeunes qui s'engagent publiquement pour la tolérance et la paix, est l'une des nombreuses activités menées par l'Institut Fahmina, dans le cadre des projets de Mission 21. S'y ajoutent des visites de groupes interreligieux dans différents lieux de culte, des publications, des festivals et des activités de loisir pour les jeunes de différentes cultures et religions.

Former des enseignants en religion

Un autre axe de travail important est la formation continue des enseignant•e•s de religion, notamment dans les internats musulmans, où la plupart des enfants et des adolescent•e•s passent leur scolarité. La façon dont ces enseignant•e•s abordent la diversité religieuse, a un impact sur la société.

Le lien avec d'autres acteurs et organisations partenaires de Mission 21 - tels que l'Église GKP et le réseau interreligieux de jeunes Jakatarub à Bandung - favorise la cohésion et l'encourage par des messages positifs. Il y a quelque temps, un article a circulé sur les réseaux sociaux, parlant d'une mosquée, d'un temple bouddhiste et d'une église chrétienne situés côte à côte dans le village de Weru et de la cohabitation de ses habitants. ■

« Habiter autrement la création » la nouvelle Action commune de la Cevaa

La Cevaa est une communauté de 36 Églises de 25 pays du monde entier - dont nos deux Églises d'Alsace et de Lorraine.

Par l'Action commune, elle concrétise la volonté d'agir ensemble. Elle doit être une action véritablement internationale de l'ensemble des Églises de la Cevaa. Elle est commune, parce qu'elle répond à une réalité vécue, sans doute à des degrés divers, par toutes les Églises de la communauté. Elle s'appuie fortement sur l'animation théologique, pour lui donner son soubassement spirituel et conceptuel indispensable. Elle met en œuvre des projets pour lui apporter son aspect concret au travers de gestes particuliers. Elle se construit sur la logique du réseau et de la communication, afin de lier ensemble l'efficacité, la visibilité et la pérennité de l'action menée par les Églises de la Cevaa.

Les défis

Le soin que nous prenons de l'environnement affecte la qualité de nos relations avec Dieu, avec les autres et avec la création elle-même. Il touche le cœur de notre foi en Dieu et de notre amour pour Dieu, de qui nous venons et vers qui nous allons. Dans un monde aux ressources naturelles limitées, nous devons promouvoir un style de vie qui prévienne tout usage abusif des dons de Dieu et encourager une bonne intendance de tout ce que Dieu nous a donné dans la création. L'un des défis pour l'humanité, en ce début de troisième millénaire, pourrait bien être de trouver et de maintenir un juste équilibre, un équilibre vital entre ces deux tâches, cultiver et garder, qui incombent à l'être humain dans la création.

Les objectifs

- Susciter la réflexion et l'action en faveur d'une manière de vivre respectueuse de la création, don de Dieu.
- Développer une foi chrétienne qui tient compte de la création et y discerne la présence de l'Esprit Saint.
- Développer une attitude de responsabilité face à notre maison commune (OIKOS) et à nos semblables.
- Cultiver et préserver une manière de penser, de vivre, d'agir et d'espérer pour développer en l'humain le sens de son lien avec toute la création.
- Lutter contre les effets de tout ce qui porte atteinte à la biodiversité et à l'intégrité de l'humain et de l'environnement.

Il importe de mener cette réflexion et d'interroger l'action (les actions) des Églises en matière d'écologie et de sauvegarde de la création. Ce va-et-vient entre la Parole et l'Action commune constituera le gage de la qualité des résultats obtenus et des effets et impacts qu'ils pourront induire.

[extraits du document de travail de l'AG 2023 à Jacquerville, Côte d'Ivoire]



> Abonnement 2024

annuel à l'église missionnaire :

individuel pour 4 numéros : 5€

collecté pour 4 numéros : 2,50€ à partir de 10 exemplaires

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Nbre d'exemplaires _____

Adresse facturation _____

Le paiement est à libeller à l'ordre de : **Le Messager-Mission** et à renvoyer à : **Service Mission**, 1b quai St Thomas, BP 80022, 67081 Strasbourg cedex - mission@uepal.fr

Dieu tout-puissant, source de toute justice et de toute paix,

nous venons à toi dans l'humilité de nos cœurs, reconnaissant la grandeur de ton amour et la profondeur de ta miséricorde. Nous te prions, Seigneur, pour que ta justice règne sur cette terre tourmentée; que les opprimés soient libérés, que les victimes trouvent réconfort et que les injustices soient corrigées par l'action qui suit la foi.

Dans un monde où la discorde et la violence semblent trop souvent prévaloir, nous te supplions, Seigneur, de semer les graines de paix dans les cœurs des femmes et des hommes. Inspire-nous à être des artisans de paix, à rechercher la réconciliation là où il y a division, à tendre la main là où il y a haine.

Nous te remercions, ô Dieu, pour le don précieux de la création. Dans ta sagesse infinie, tu as façonné chaque élément de ce monde avec soin et amour. Nous te prions de nous accorder la grâce de protéger et de préserver cette création magnifique. Aide-nous à être de fidèles gardiens de la terre, responsables de la sauvegarde de ses ressources et de la préservation de sa beauté pour les générations à venir.

Enfin, nous te rendons grâce pour l'élection gratuite à travers notre attachement à ton Fils Jésus Christ. Par son sacrifice sur la croix, il a ouvert pour nous les portes de la rédemption et de la vie éternelle. Que sa lumière brille toujours dans nos vies, nous guidant sur le chemin de la vérité et de l'amour.

Que notre prière, Seigneur, monte jusqu'à toi comme un parfum agréable. Exauce-nous selon ta volonté et accorde-nous la grâce de vivre en harmonie avec toi et avec notre prochain.



MÉDITATION

« Voici mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection ; écoutez-le ! »

Matthieu 17,5

La transfiguration de Jésus me préoccupe toujours. Dans les abîmes de ce monde, elle me permet de respirer à nouveau. Elle me permet d'inspirer l'Esprit de Dieu. Pour moi, elle est devenue une histoire d'espérance - envers et contre tout ce qui se passe actuellement dans ce monde. Il n'est plus sûr, et il ne l'a probablement jamais été. Avoir un endroit où une autre réalité, la réalité de Dieu, m'est littéralement présentée sous les yeux. Respirer l'Esprit de Dieu, c'est ce que je peux faire lors du culte. Dans les sacrements, dans la prière, dans le silence, dans le chaos de ce monde, je peux me réaligner : sur Dieu, sur sa gloire. Elle me rappelle que ma vie et les luttes souvent associées ne sont pas vaines. Dieu est là !

Je ne peux pas retenir ce moment. Je dois retourner dans le monde et dans la vie quotidienne, comme il était interdit aux disciples de construire des tentes sur la montagne et de vouloir rester. Ils doivent redescendre de la montagne, quitter le silence, sortir de l'adoration. Comme Jésus. Il faut le suivre de nouveau dans le monde.

Ce qu'il rencontre là-bas est le contraire exact de la gloire de Dieu. Un homme est amené à Jésus, qui tombe parfois dans le feu et parfois dans l'eau (Matthieu 17, 14-18). Je n'ose pas imaginer le corps de cet homme, qui devait probablement être épileptique. Les cicatrices et les brûlures sont visibles partout. Rien de visiblement beau n'était en cet homme. Exactement le contraire de la gloire de Dieu que les disciples venaient de voir sur la montagne ! La beauté là-bas, ici la laideur.

Mais Jésus ne se soustrait pas à cette laideur. Car c'est pourquoi il est dans ce monde, pour redonner une place à celles et ceux qui sont rejetés et laids par le monde. Un lieu digne. Un endroit où ils peuvent être guéris.

Peut-être que Jésus voit aussi sa propre laideur en cet homme, qui lui est attribuée en tant que serviteur de Dieu dans Ésaïe 53. Mais non seulement la laideur, mais aussi la promesse qu'il verra la lumière et sera rassasié (Ésaïe 53,11). C'est pourquoi Jésus ne peut ignorer cet homme et passer outre. Il doit être solidaire. Il doit guérir, afin de réaliser le plan de Dieu (Ésaïe 53,10).

C'est là que réside pour moi la signification la plus profonde de la Mission : agir en tant que guérisseur au cœur du monde. Témoigner du monde de Dieu de manière symbolique au milieu du chaos. Dans un monde de populisme et de croissance de l'extrême droite, offrir un lieu sûr aux personnes menacées. Ne pas laisser l'action juste aux autres, mais la comprendre comme la première tâche missionnaire. Au cœur des profondeurs de ce monde, pas sur la montagne.

Si nous inhalons Dieu lors du culte, nous exhalons Dieu dans le monde. L'un ne va pas sans l'autre. Personne ne peut inspirer seulement. Essayez une fois. Vous n'y arriverez pas. Et personne ne peut juste expirer. Pareil : essayez, et vous n'y arriverez pas. Le sang est pompé dans le cœur et doit en être expulsé. Si ce rythme est perturbé, l'humain meurt.

La Mission connaît la gloire de Dieu, à laquelle elle invite les gens. Et la Mission est avec les gens et crée la justice. Sans condition. Si la Mission ne crée pas un monde meilleur maintenant, elle n'a rien à voir avec Dieu.

L'homme que Jésus guérit sans condition a expérimenté la gloire de Dieu. Est-ce qu'il a suivi Jésus, est-ce qu'il est devenu chrétien - nous l'ignorons.



© Pixelio / Dieter Schütz

Thomas WOJCIECHOWSKI

pasteur, responsable du département de la communauté mondiale et directeur adjoint de l'Œuvre missionnaire évangélique-luthérienne en Basse-Saxe (ELM). De 2012 à 2018, il était envoyé dans un quartier difficile de Johannesburg, en Afrique du Sud.